

Le langage poétique et le réel

Pierre Torreilles



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3173>

DOI : [10.4000/praxematique.3173](https://doi.org/10.4000/praxematique.3173)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1990

Pagination : 153-159

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Pierre Torreilles, « Le langage poétique et le réel », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 15 | 1990, document 11, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3173> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3173>

Pierre TORREILLES

Montpellier

LE LANGAGE POÉTIQUE ET LE REEL

... car ce n'est pas une parole vide...

Deutéronome 32/47

Saint John Perse écrivait : « ... si la poésie n'est pas, comme on l'a dit, le réel absolu, elle en est bien la plus proche convoitise et la plus proche appréhension. »

Mais le réel est indéfinissable. Le poème participe du réel. S'interroger sur « *le langage poétique et le réel* » est en vérité s'interroger sur le langage du réel. En poésie les mots sont des paroles qui parlent à partir du langage des choses. Mais il n'est pas « une parole vide ». Le non-dit est le fondement de la réalité poétique. Le poème, pas plus que les choses, n'est jamais d'un accès immédiat.

Sans doute nous trouvons-nous là en face d'un problème de traduction, de translation, bref en face d'un passage propre à un cheminement. De même que « le poème est en chemin », au dire de P. Celan, dans l'horizon immobile et muet de l'énigme qui lui donne la parole, le réel est énigmatique. Il résonne à chacun de nos pas. Ecouter et voir le réel sont le même. Le poème n'est pas un simulacre. Pour moi il n'est point d'image en poésie, point de comparaison. Employer le « comme » ou le laisser supposer n'est point décrire le réel,

mais au contraire le nier. Nier la réalité d'un réel. Le « tu ne feras point d'image » est la loi d'une éthique nécessaire à la célébration du réel. Car comment mettre en évidence le plus profond, « ce qui dans la comparaison est plus que la comparaison ? » « Les dieux sont dans la métaphore. Happée par le brusque écart, la poésie s'augmente d'un au-delà sans tutelle » (R.Char).

Se poserait ici, si j'étais philosophe, la pensée vers l'être du rien, du vide. Et leur relation étroite, essentiellement de l'ordre du langage poétique, si nous considérons que la définition du vers par Mallarmé est aussi celle du poème et de la métaphore qui rassemble plutôt qu'elle ne compare. Ainsi le décelait Reverdy, parlant de rapprocher dans la distance. La métaphore concilie les fondements parataxiques du réel dans la réalisation poétique. Le poétique est un trobar-clus, car le langage désigne et montre ; à la fois signe et apparition, médiation qui s'accomplit dans le poème. L'unité d'écriture, seule, permet la multiplicité d'une lecture unifiante, c'est-à-dire de l'écoute.

Le poème nomme la chose dans son sens, et simultanément les mots, comme la langue qui le tient à l'écart, où se présente son appel. Et sonne en lui quelque réel inusité dans les noms de la langue.

L'acte d'écrire pour le poète est formulation, surgissement du même, « mot total... étranger à la langue », appel, apparition d'une réalité insoupçonnée, soudainement rassemblée, étrangère au réel communément perçu ou ignoré ; en cela « le semblable » ; en cela le réel, ordinairement laissé en friche. Vision de la pensée laissant l'être à son rien, mais venant par les mots, exigeant l'écoute. Car, les poètes le savent bien, la parole est au corps à corps avec ce qui n'est pas elle. Et ce qui donne vue, c'est le nom en tant que réponse ; non l'objectivité de l'objet mais sa résonance en la richesse du langage dans lequel il nous interpelle, car la langue a son origine dans l'entretien, rendant indissociables le texte et son interprétation.

La résonance des sons dans le rythme appelle le sens, métaphore de la césure, car l'étendue précède le réel.

Où prévaut le signifiant peu importe la nappe phréatique d'où surgit le poème. Peu importe l'humus qui le fit croître et s'épanouir dans le développement de sa nature. Il est en

lui-même dévoilement et voilement de ce qui lui est propre. Aporique certes, mais en cela semblable à sa seule réalité. Réalité qui ne doit rien aux choses mortes, car en lui rassemblé rayonne le réel en sa diversité : l'autonomie de sa nouveauté, de son étrangeté, chose parmi les choses, s'éclairant elle-même de l'intérieur par cela qu'elle dit, qui n'est point explicite et fait signe. Car, pour le poète du moins, la langue est toujours le rapport spécifique à l'univers qui la fonde. Et les différences du nommer entre deux langues par exemple, quand bien même induites des mêmes choses, ne sont point seulement linguistiques (1) du seul fait de l'indissociabilité entre parole et pensée ; et donc, qu'au départ de la pensée on peut entendre, dans la langue, une manière de résonance qui se trouve être une réalisation du réel, en fait sa manifestation, son apparition. En cela, la métaphore corrige la prétention des mots à nommer ; dire en retrait du dit, elle est cantilation, lecture polyphonique.

R. Char lui-même assure qu'« en poésie, c'est seulement à partir de la communication et de la libre disposition *de la totalité des choses entr'elles à travers nous* que nous nous trouvons engagés et définis, *à même d'obtenir notre forme originale* et nos **propriétés probatoires** ». « *Propriétés* » entendu comme cela qui lui est propre, « *originale* » entendu comme originelle ; phusis donc, venue au jour, sortie du léthé, vérité d'une chose en elle-même, manifestant son « appropriation » ou son « *isolement* » aurait dit Mallarmé. « *Les poètes n'ont jamais eu aucun souci du vrai, mais toujours du réel* » notait P. Réverdy, « *en Art pas plus d'ailleurs que dans la nature, la forme ne saurait être un but. On ne part pas à la recherche d'une forme préconçue, on la trouve, on y aboutit par surprise* » poursuit-il.

« Un grand poète (ajoute Borgès) est moins celui qui invente que celui qui découvre ».

Dans un colloque récent sur la littérature occitane j'avais choisi comme thème « *Trobar-clus et poésie contemporaine* » et tâché de développer, d'expérience, que ce que trouve le poète est clos, fermé ; éclair pris au filet (faisant ainsi allusion aux diverses acceptions du mot trobar) que le poème est donc éclairage porté sur l'évidence d'une énigme. Car ce que trouve le poète c'est le *mot nouveau* que *forge* le vers (faisant appel ici à Mallarmé

comme à Arnaud Daniel, loué par Dante) voire le poème durant la conception épiphanique de son information, sa concrétion, sa cristallisation. Le poème en soi se recueille, car le semblable est le caché soudainement perceptible ; langage donc de la parole et non point système de signes aptes à la seule description. Car est inaccessible à toute description cela que le visible laisse à la « limite du nefas ». Et le poème, à la fois dit et ne dit pas, mais dénoue ce silence. Sa réelle beauté n'est ainsi que « la vérité réussie des choses » (R.Char).

Si donc le langage poétique est relation au réel et non point prise à témoin de celui-ci, il apparaît que c'est moins le langage poétique qui est en cause, que le réel lui-même dont participe à part entière le poème parfait en son apparition ; « parfait », ici entendu au vrai sens de parfaire, c'est-à-dire de porter à la forme qui lui convient, qui exige pour sa venue au jour son étrangeté même ; à vrai dire son propre, spécifique appropriation de sa réalité. En fait sa vérité, au sens d'aletheia, en provenance de l'oubli.

Le réel est, au cœur du temps, l'espace où il se manifeste et se cache . Dans la distance en vérité, cette proximité de là d'où il provient. La réalité, comme la vérité, ne prouve pas le réel, le réel seul la maintient en sa présence.

Mais les mots que sont-ils, eux-mêmes bien réels, suscités par la confrontation à leur absence d'une réalité qui détermine leur présence ? Abstraire ou extraire implique une provenance. L'abstraction, par ce qui la caractérise étymologiquement, ne peut jaillir *ex nihilo*.

C'est à cette question, entre autres plus complexes, la question du réel, que semble répondre P. Celan par « *L'entretien dans la montagne* » : je cite « car, à qui s'adresse-t-il, le bâton ? Il s'adresse à la pierre, et la pierre - à qui s'adresse-t-elle... elle ne converse pas, elle parle, et qui parle, cousin, ne converse avec personne, il parle, il parle, car personne ne l'entend, et alors il parle, lui et pas sa bouche, pas sa langue, lui-même et lui seul : tu m'entends ?

... et « Tu m'entends », ou « Tumentends » (en un seul mot, tel un nom), voilà qui ne dit rien, qui ne répond pas, car Tumentends cela est un glacier, un qui s'est plissé, trois fois, et non pour les hommes... Le vert-et-blanc là-bas, qui avec le martagon, qui avec la campanule raiponce... » (p. 174). Et « Nous sommes (poursuit-il dans « *Le méridien* » *pour peu qu'avec les choses s'anime ce lien de la parole*, sur une interrogation toujours, quant à leur provenance et leur destination : sur une interrogation « ouverte à jamais... » (p. 193). « Il se trouve donc pour cela - note E. Lévinas - que le poème se situe précisément à ce niveau pré-syntaxique et pré-logique, mais aussi pré-dévoilent ; au moment du pur toucher, du pur contact, du saisissement ».

Pour moi, ainsi, comme pour lui, le langage poétique est ce lien de la parole qui avec les choses s'anime, interrogation à jamais ouverte au seuil du réel contingent dont chaque chose nous parle obscurément.

« Cire

pour sceller l'inécrit

qui devina ton nom,

qui chiffre

ton nom »

...

« Toute chose, tout être, comme il chemine vers l'autre, sera figure pour le poème, de cet autre... »

(« *Lettre et horloge* » traduit par A. Du Bouchet)

Yves Bonnefoy parlait du « vrai lieu », je parle, moi de la vraie vue dans le champ propre du réel. Vue antérieure à la vue qui ne serait que regard jeté, car « énigme est le purement jailli » affirme Hölderlin.

Le poème parle, comme neige la neige. Le langage poétique parle et entend parler comme il neige.

En cela se profère le réel, chose se révélant dans la dimension qu'ouvre le langage qui la prononce et la prononçant la dénomme, la faisant se re-présenter à la vue, et telle en sa nature répondant, célébrant son identité. « Paroles en l'air », comme l'a dit le menuisier Zimmer sont relation au monde du langage poétique, mystérieux don du rien et pour rien, sans pourquoi, comme l'est le poème.

« Sache-le, Hérodote, écrivait déjà Epicure, il faut avoir saisi ce qui est mis sous les sons... car il faut absolument que l'on perçoive dans chaque son l'idée première » ; ramenant par cela ce qui paraît abstrait au concret. Lyrisme donc de la sobriété comme de la rigueur. Source apprise des choses mêmes du réel, sous leur contrainte parle notre langue.

Car ce qui est mis sous les sons n'est pas le *nom*, mais l'injonction-à-être, ou à soutenir la venue.

L'essence du langage poétique s'instaure autour de l'expérience poétique pour laquelle la langue n'a pas le statut d'instrument parce qu'elle est le creuset de tout ce qui est ; qu'en cela le réel est fondamentalement retenu, qu'à partir d'elle il vient éclore à la présence.

En chacun de ses mots, de ses noms, le poète perçoit la pluralité linguistique, mode d'appréhension qui saisit dans leur appropriation, leur unité, les phénomènes couramment perçus non seulement comme divers mais avant tout distincts.

C'est de cette polysémie que se compose le poème qui fait signe simultanément vers son être propre et la réalité du réel, devenant le mot et la chose, tel que le soupçonnait Saint John Perse :

« Identité parfaite... unité entre le sujet et l'objet, entre le poète et le poème. Faisant plus que témoigner ou figurer, elle devient - et ceci est capital - elle *devient* la chose même qu'elle « appréhende », qu'elle *évoque* ou qu'elle *suscite* ; faisant plus que mimer, elle est finalement, cette chose elle-même », mais, et c'est là le point crucial, « *dans son mouvement et sa durée* » (lettre à Berkeley Review).

Pour le poète, ainsi s'ouvre au langage le réel, en même temps, qu'en la réciprocité de ce dialogue, simultanément s'ouvre le langage au réel.

La conception du langage pour le poète ne s'articule pas seulement dans un rapport à la langue, mais dans un rapport au don reconnu du réel.

C'est dans la résonance de l'écoute et l'attention portée aux choses que se profère notre relation à elles. Il s'agit d'un accueil. Et cette relation circonscrit le réel : réalité qui se déploie en un oubli, déjà mémorisée en résonance dans la langue.

Ainsi s'accordent dans le poème, la bouche qui prononce avec l'oreille qui retient.

NOTE

(1) R. Char disait des sciences linguistiques : « Tyrannies sans delta, que midi jamais n'illumine, pour vous nous sommes le jour vieilli ; mais vous ignorez que nous sommes aussi l'œil vorace, bien que voilé, de l'origine ». *Œuvres complètes*, La Pléiade, 1983, p. 409.

CAHIERS DE LINGUISTIQUE SOCIALE

actes des rencontres de Rouen
(17 - 18 Octobre 1988)

LINGUISTIQUE ET MATERIALISME

SOMMAIRE 1990 - 2 - N° 17
édité par J. RICHARD - ZAPPELLA

Présentation	P. 5
Communications	
A. Tabouret-Keller LA MATERIALITE DES LANGUES: ESSAI DE FORMULATION	P. 11
F. Gardes-Madray, P. Siblot VALEUR LINGUISTIQUE ET ACTUALISATION : L'ANCRAGE DE LA PAROLE	P. 19
K. Bochmann LANGUE ET REVOLUTION - UN SUJET (RE)DISCUTABLE	P. 29
R. Müller LA PRESSE REVOLUTIONNAIRE ENTRE L'HEGEMONIE LINGUISTIQUE ET L'HEGEMONIE POLITIQUE	P. 35
P. Laurendeau PERSPECTIVES MATERIALISTES EN HISTOIRE DE LA LINGUISTIQUE	P. 41
J-B. Marcellesi PRATIQUES DIALECTIQUES	P. 53
J. Erfurt LA POLITIQUE LINGUISTIQUE: REFLEXIONS SUR QUELQUES NOTIONS FONDAMENTALES	P. 57
D. Maldidier ELEMENTS POUR UNE HISTOIRE DE L'ANALYSE DE DISCOURS EN FRANCE	P. 63
J. Coulardeau LA DIALECTIQUE DE GUILLAUME	P. 77
A. Borzeix A PROPOS DE LA NOTION DE SITUATION	P. 91
J. Richard-Zappella L'"AGIR COMMUNICATIONNEL" CHEZ HABERMAS : L'AGIR COMMME COMMUNICATION	P. 103
J-P. Kaminker ELEMENTS POUR UNE ANALYSE SEMIOTIQUE DU TRAVAIL INTELLECTUEL	P. 119
T. Bulot L'INTELLECTUEL VAGABOND OU LA LECTURE SOCIALE	P. 133
M-A. Pommier LANGAGE ET TRAVAIL : LE DISCOURS DES EDUCATEURS SPECIALISES	P. 141
F. Gaudin DE L'INTERACTION A LA TERMINOLOGIE: LE TRAVAIL SCIENTIFIQUE	P. 149
Comptes-Rendus	
B.N. Grunig <i>Les mots de la publicité</i> , 1990, (J. Richard - Zappella)	P. 163
"Le discours des sondages d'opinion" <i>MOTS</i> , 23, 1990, (B. Gardin)	P. 168
M.N. Denis et C. Veltman <i>Le déclin du dialecte alsacien</i> , 1989, (T. Bulot, F. Laroussi)	P. 171

LECTURES
ET POINTS DE VUE

LENGAS
REVUE DE SOCIOLINGUISTIQUE
 14^e année — N° 28 — 1990

SOMMAIRE

L'ECRITURE DE L'IDIOME NATAL
 de la fin du XVI^e siècle au Retour des Bourbons

— René MERLE, Avant-propos	7
— Jean-Yves CASANOVA, Les marges du silence : historiographie et langue occitane au XVI ^e siècle en Provence	9
— René MERLE, Langue d'un Peuple, langue du peuple ?	19
— Gaston TUAILLON, Un grand texte politique en francoprovençal.....	41
— Régis BERTRAND, Jean-Baptiste Nalis ou les charmes discrets d'une littérature bilingue sous Louis XV	49
— Max ALBISSON, Jean-Joseph Castor : «l'instituteur de Gargas»	63
— Claire TORREILLES, L'«Ecole de Montpellier» sous le Consulat et l'Empire. Modèles et registres	75
— Glaudi BARSOTTI, Victor Gelu e lei trobaires marselhés (1878- 1885)	95
— Jean-Marie MARCONOT, Ecriture de l'idiome natal : comtois d'oïl, le Pays de Belfort.....	115

*

— Claire TORREILLES, Les romans du poète gascon. Les «récits de vocation» chez Jasmin	131
— Comptes rendus (Philippe GARDY, Catherine GUERS)	155